

Jean-Paul Savignac

PRÉFACE

[Extraits]

Pindare, *Œuvres complètes*, trad. du grec et présentées par J.-P. Savignac, Paris, Éditions de la Différence, 1990, p. 7-8 et 37-39.

**Car c'est chose immortelle, vibrante, qui va
que le beau dire¹**

Pindare fut poète souverain. Oui, « Maître en Sagesse », servant de la vérité, trouveur de mots et inventeur dans la langue, glorificateur, évocateur et correcteur des mythes, héraut des signes, savant en timbres et en rythmes, « oiseau divin de Zeus », devin mire et prophète-archer, Pindare fut, comme on dit, un poète. Il le fut dans sa pratique et dans son influence. Sa langue noble, donneuse de vie, fut entendue de tous en Grèce. Par-delà les circonstances historiques où elle a fleuri, elle est encore pour nous parole de liberté et de vérité et fulgure – même en traduction – en énonçant ce que le langage ordinaire ne peut pas dire : la gloire. En honorant l'homme selon l'exigence lyrique Pindare a fait le plus haut usage de la langue. Et s'il a pu être oublié d'un tout-venant ingrat, plus épris de souffrance que d'excellence, il a été révééré par les plus grands poètes européens qui ont reconnu en lui un maître et ont reçu de la traduction de son œuvre à laquelle ils se sont exercés le don de faire culminer leur propre langue. Edité dès 1513 par Alde Manuce à Venise, le texte de Pindare a stimulé toute la lyrique de la Renaissance. Ronsard, par exemple, lui doit beaucoup qui l'imité et parsème son œuvre d'une traduction parcellaire de celle de Pindare :

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or²

vient droit de la *VII^e Olympique*. Racine l'a traduit et résumé, comme faisaient les élèves hellénistes de son temps, et y a gagné en autorité et en ton : *Celui-là se trompe qui croit faire quelque chose au desçu des dieux... En un moment les vents changent et les choses prennent toute une autre face.*³ En Espagne Fray Luis de León, en 1575-1576, traduit dans sa prison du Saint Office, à Valladolid, la

¹ *Is.* IV 58-59.

² Ronsard, *Odes I, Ode au roi Henri II*.

³ *Remarques sur Pindare*, t. VI, éd., Paul Mesnard, p. 12.

l^{re} Olympique qu'il compose en *silvas*. C'est un des plus beaux poèmes de la langue castillane :

El agua es bien precioso,
y entre el rico tesoro,
como el ardiente fuego en noche oscura
ansí relumbra el oro;⁴

Shakespeare ne l'ignore pas et Milton l'imite dans son *Paradise Lost*. Hölderlin voit en Pindare un frère; sa traduction allemande est insurpassable. Il a trouvé certes dans la poésie pindarique le ton lyrique :

Tagwesen. Was aber ist einer? was aber ist nicht?
Des Schattens Traum sind Menschen. Aber wenn der Glanz
Der gottgegebene kommt
Leuchtend Licht ist bei den Männern
Und liebliches Leben⁵

Plus près de nous, Saint-John Perse doit son ton à Pindare qu'il a, lui aussi, traduit⁶. Il y a bien eu, couvant en secret, un ardent feu pindarique. Le soleil peut s'éclipser : il brille toujours pour les Heureux et reparaît.

Aujourd'hui, Pindare qui était admiré sans être lu, lu sans être admiré, ne doit plus être un simple nom. Il importe de découvrir son chaos caressant de mots, cet or vif, avec des yeux naïfs, à la façon dont Schumann s'est émerveillé en découvrant les partitions de Chopin (il parle de regard de basilic). Il est des êtres d'exception, touchés par la grâce, qui savent entrer en contact, dans le silence bleu, avec les Dieux, dont ils entrevoient le sourire et les yeux rayonnants dans du clair et du pourpre; ils connaissent le poudroiement d'or du chemin ardu qui mène à l'Olympe, et là ils reconnaissent les Célestes, Cruels, Sereins, Vigilants. Pindare fut de ceux-là. Et aujourd'hui ce ne sont plus seulement les âmes sensibles, comme disait Nerval, les êtres angéliques, qui peuvent entendre d'emblée Pindare; ce ne sont plus seulement les aériens, les aigles, les poètes; chacun saura sans peine rallier les mots déliés dans l'éclatement illusoire de leur faste et les cueillir sereinement. [p. 7-8]
[...]

⁴ Fray Luis de León, *Obras Completas castellanas* – Biblioteca de Autores Cristianos, Madrid, 1959. Cette référence m'a été aimablement communiquée par M. Edison Simons.

⁵ Friedrich Hölderlin, *D.E. Saettler: Sämtliche Werke XV*, Basel Stroemfeld, 1987.

⁶ Henry F.E.E., *Saint-Leger Leger traducteur de Pindare*, Publ. de la Fond. Saint-John Perse, Paris, Gallimard, 1986.

**et il n'est cité barbare
ni tourne-langue,
qui de Pélée n'ait ouï la gloire⁷**

Traduire Pindare trouve sa justification dans les quelques mots de cette citation : si la gloire d'Eaque ne peut être ignorée d'une cité étrangère, c'est que sa louange – pindarique? – y est traduite. Le terme *palinglossos*, *tourne-langue*, l'implique. Cet adjectif composé a quatre sens : deux sens propres, actif et passif, qui se transcendent en deux sens figurés. Étymologiquement *palinglossos* signifie à la fois *langue-à-l'envers*, qui s'interprète en *apte au démenti* ou *étranger*, et *re-langué* (signification non retenue par le poète mais potentielle), *apte à une palingénèse linguistique* ou... *traduit!*

Un seul mot suffit à Pindare pour laisser entendre que sa langue poétique est traduisible. De fait – et une longue fréquentation de son œuvre nous permet de le dire – la langue pindarique, avec, par exemple, ses répétitions d'une même idée en des termes différents qui dénotent le souci de traduire sa pensée, est éminemment prête à la traduction.

Traduire Pindare en français suppose l'invention d'un langage originaire analogue à celui de Pindare. Ce français, c'est celui qui emprunte avidement, celui de Rabelais, dévorateur de mots, ou de Claudel, dénégateur des figements de la forme, le français qu'un gallicisme ardent et joyeux libère, un français qui s'invente et qui s'insurge.

On dit, par exemple, que la langue française n'aime guère la richesse ou l'hétérogénéité du vocabulaire : nous suivons là-contre Rabelais dont la prodigieuse invention verbale s'accorde parfaitement avec la néologie et l'archaïsme abondamment pratiqués par Pindare : *victorial*, *chamarre*, *quintidien*... viennent de Rabelais.

Le français usuel n'aimerait pas les mots composés : rien de plus populaire au contraire que ces termes refoulés; on s'autorisera donc *chante-clair*, *rouge-vêtu*, *belle-chevelée*...

Le français répugnerait aux vers : déroulons vite, n'en déplaise à Voltaire qui n'aimait pas les *kôla*, les vers pindariques reconstitués dont les éléments rythmiques et les *membres* variés trouvent leurs équivalents français dans des cadences comme celle-ci : (à deux temps) *au gras / Enclos / du Nil / Kronide /* (à trois temps) *quel qu'il soit / qui comman- / - de la nef /* (à quatre temps) *d'un cœur joyeux / le roi des vents / Borée leur père /*. À part ces éléments purs aisément reconnaissables, dont l'équivalent existe aussi en grec, de multiples combinaisons se déterminent par le découpage qu'exige la restitution des vers et des *membres* du grec et offrent là aussi un substitut rythmique; ainsi : *Non, chère âme, à la vie immortelle* correspond – c'est un hasard – à un *membre* appelé hyponactéen dont le

⁷ *Is. VI 24.*

schéma métrique est : $\overset{\sim}{\text{—}} \text{—} \text{—} \overset{\sim}{\sim} \text{—} \overset{\sim}{\text{—}} \text{—}$. Ce qu'il faut surtout savoir, c'est que tout est rythme dans un vers et que le rythme apporte un surcroît de sens.

La prose française est régie syntaxiquement par un ordre des mots strict : Eh bien! disloquons-le avec la bénédiction de Rabelais, pour que les mots dégelés s'animent sous le souffle poétique qui les renverse et, ce faisant, les convertit et spiritualise leur message : ...*qui les Or-diadémées chanter sur la montagne, les Muses, et dans Thèbes ouïrent, aux sept portes*⁸.

Il n'est pas jusqu'à la coloration dorienne qui ne puisse être rendue par l'emploi (dont il faudrait étudier la fréquence) de la voyelle *a*, voyelle rurale selon Chateaubriand, et de la diphtongue *oi*, royale et française, s'il en fut. On comparera à « *la fleur sacrée du plaisir* » notre « *la sainte chamarre de la joie* »⁹.

Pour les noms propres, l'orthographe habituelle, imposée par l'usage, a été maintenue : *Achille*, *Pélée*. Comme *Kadmos* paraît plus beau que *Cadmus*, on a utilisé le *k* pour les noms masculins, et comme le *c* a quelque chose de caressant, on l'a réservé pour les noms féminins : *Héraklès*, *Alcmène*. Relativement au *z*, bien que *Dzeus* paraisse accorder la graphie à la prononciation et pour le nom précis de Zeus traduire la variation de sa consonne initiale, *Z-* au nominatif et au vocatif, *D-* aux autres cas, et malgré la ressemblance entre *Dzeus* et *Dieu*, on s'est résolu à transcrire cette lettre en *z* par amour finalement pour la lettre zed qui zèbre l'espace, tel l'éclair, qui vient de Zeus.

Dès lors la période pindarique, analogue au verset claudélien, déploie à longs plis la pourpre de l'hymne incessamment tendu dans le partage de certitudes idéales. La langue est neuve; elle se découvre comme une nouvelle contrée, mystérieusement familière à ceux qui ne l'avaient jamais encore vue. Oui, la langue est fécondée par les traductions. [p. 37-39]

⁸ P. III 89-91.

⁹ P. IV 131.